

Les femmes sont différentes : vrai ou faux ?

Article réservé aux abonnés

Il est courant de penser que les femmes sont différentes des hommes. Descartes est peut-être le premier philosophe à questionner cette idée en Occident. Il dissèque des cadavres et balaye d'un revers de scalpel mille ans de préjugés sexistes.



La reine Christine de Suède écoutant une démonstration de géométrie de René Descartes, en 1649. Peinture de Louis-Michel Dumesnil. (API/GAMMA-RAPHO)

par [Agnès Giard](#)

publié le 24 avril 2021 à 8h45

En histoire de la philosophie, le concept de femme est souvent traité, mais sur un mode dépréciatif. Pour Aristote, le principe mâle est ainsi dit «*meilleur et plus divin*» que le principe femelle. Quant à Platon, il a beau proposer que les cités se dotent de reines, sa pensée reste misogyne : une bonne reine est une reine qui se conduit en roi. Jusqu'au XVI^e siècle, les penseurs occidentaux estiment que la femme est différente, c'est-à-dire moins bien. Ils retiennent aussi cette idée (empruntée à Aristote) que les organes génitaux féminins sont pareils que ceux de l'homme, mais disposés à l'envers. Pour le dire plus clairement : le vagin étant un pénis – retourné à l'intérieur – qui n'a pas eu le temps de faire son coming out, cela fait de la femme une sorte de reflet en négatif de l'homme. Elle ne saurait devenir son égale qu'à condition... de ne plus être femme.

L'homme est chaud...

Arrive Descartes (1596-1650). Bien qu'il ne fasse pas de la femme un sujet d'étude singulier, ses recherches constituent la matrice d'une extraordinaire révolution. Il est le premier à réellement valoriser les femmes, explique la chercheuse Marie-Frédérique Pellegrin, de l'université de Lyon-III, qui lui consacre un ouvrage complexe intitulé [Pensées du corps et différences des sexes à l'époque moderne](#) (1).

Tout commence par la théorie des humeurs, dit-elle. Depuis l'antiquité, les Occidentaux pensent que les hommes ont des fluides plus chauds que ceux des femmes et que les femmes ont des corps non seulement plus froids mais plus humides, raison pour laquelle elles seraient moins fortes physiquement et moins

intelligentes. Lorsque Descartes s'installe aux Pays-Bas, en 1629, il en profite pour faire des dissections. Armé d'un scalpel, le philosophe met les mains dans l'anatomie et en ressort avec une idée pour le moins absurde à l'époque : il affirme qu'il n'existe pas de différence entre les fluides féminins et masculins.

... et la femme froide ?

Le sang est pareil, affirme-t-il, et les corps des deux sexes fonctionnent suivant les mêmes mécanismes. Quant au bon sens, c'est «*la chose du monde la mieux partagée*», ainsi qu'il le formule (non sans ironie) dans son célèbre *Discours de la méthode*. Descartes refuse de faire la distinction entre les hommes – présumés plus forts, plus ingénieux – et les femmes dites «*émotionnelles*». «*Je ne suis pas de ceux qui estiment que les larmes et la tristesse n'appartiennent qu'aux femmes*», dit-il dans une lettre à Alphonse Pollot en 1641. «*Peut-on parler d'une thèse égalitariste ?*» demande Marie-Frédérique Pellegrin. Tout semble l'indiquer. Elle souligne que Descartes rédige son *Discours* en français afin que tous ET toutes le lisent : «*J'ai voulu que les femmes mêmes pussent entendre quelque chose*», explique-t-il dans une lettre au père Vatier datée de 1638.

Les «doctes des cloîtres»

A l'époque déjà, les correspondances qu'il entretient avec des femmes font jaser : son amitié pour les deux aristocrates d'exception que sont Elisabeth de Bohême et la reine Christine de Suède sont perçues comme de coupables «galanteries». Un de ses ennemis, Pierre-Daniel Huet, publie un pamphlet qui traîne Descartes dans la boue, l'accusant de libertinage et dévoilant l'existence d'une enfant illégitime (la petite Francine), fruit d'une relation avec la servante de son logeur hollandais. Descartes ne se laisse pas flétrir sans combattre. Il accuse les savants de puritanisme. Pour lui, une femme éduquée comme Elisabeth vaut bien mieux que ces «*vieux docteurs*» conformistes et pétris de préjugés. Dans une lettre, Elisabeth approuve : «*Ils sont trop vieux pour commencer une nouvelle méthode*», dit-elle, ajoutant – dans une autre lettre – qu'elle est reconnaissante à Descartes d'avoir affranchi son sexe «*de l'imputation d'imbécillité et de faiblesse que MM. les pédants lui voulaient donner*».

Contre ces «*messieurs les pédants*», Descartes défend l'idée que la philosophie est avant tout affaire de subversion. Il faut des esprits forts pour penser. Les femmes rebelles, suggère-t-il, constituent la nouvelle élite intellectuelle de l'Europe. Lorsqu'il meurt, probablement d'une pneumonie (parce que la reine Christine lui impose des rendez-vous à 5 heures du matin dans des appartements glacés ?), Descartes laisse en héritage une conception nouvelle de l'humain : neutre, non genrée. Il abolit la distinction traditionnelle entre les sexes. Pour lui, «*il y a des esprits faibles, mais il n'y a pas de sexe faible*», résume Marie-Frédérique Pellegrin.

Ce «*refus d'un différentialisme*» offre une réflexion nouvelle dans la société. S'il n'y a pas de différences entre hommes et femmes, comment penser les relations entre des êtres qui se présentent tout de même avec des organes spécifiques ? Et s'il y a des différences, comment faire pour que ces différences ne soient pas des instruments au service de l'inégalité ? Ainsi que la chercheuse le suggère, Descartes ouvre la voie d'un questionnement féministe qui continue d'alimenter les débats.

(1) *Pensées du corps et différences des sexes à l'époque moderne*, ENS Editions, collection «La croisée des chemins», 450 pp., 34 euros, 2020.